

G. M. GIUDICELLI

LE PREMIER HOMME SUR MARS

SERA UNE

BLONDE

#1



STORYLAB EDITIONS

Le premier homme sur Mars sera une blonde, épisode 1

G. M. GIUDICELLI

ISBN 978-2-36315-260-2

Bonus, bande-annonce et plus d'infos sur
lepremierhommesurmars.com

© Août 2014

Storylab Editions

30 rue Lamarck, 75018 Paris

www.storylab.fr

Les éditions StoryLab proposent des fictions courtes : romans courts, nouvelles, novellas, feuilletons... et des documents d'actualité à lire en moins d'une heure sur smartphones, tablettes et liseuses. Des formats courts et inédits pour un nouveau plaisir de lire.

OceanofPDF.com

Table des matières

BANDE ANNONCE

Vous voulez savoir comment je compte m'envoyer en l'air ? Lisez ce blog !

Photographes, astiquez vos téléobjectifs

Mourir sur scène ? Je laisse ça aux petits joueurs

La soirée où tout le monde se déguise en Madame Saitô

Mes « vacances » au Kazakhstan

Ça y est, le Kazakhstan craque déjà pour moi ! Ce n'est pas moi qui le dis, c'est la presse kazakhe...

On ne se moque pas impunément de Matsya

Route de la Soie, Route de la Soif

La Reine des Glaces

Dans le prochain épisode...

Biographie

Remerciements

Vous avez aimé ce livre ?

OceanofPDF.com

BANDE ANNONCE



Cliquez sur l'image ou rendez-vous sur :
lepremierhommesurmars.com

OceanofPDF.com

Vous voulez savoir comment je compte m'envoyer en l'air ? Lisez ce blog !

Par Matsya

Hello mes petits smoothies à la pêche !

Ne me racontez pas d'histoires, je sais que ça vous démange. Et si vous avez vraiment trop honte, vous pourrez toujours mettre ça sur le compte de la curiosité...

Promis, vous ne regretterez pas. Vous êtes sur le blog où je me mets complètement à nu. *Stay tuned...*

OceanofPDF.com

Photographes, astiquez vos téléobjectifs

Par Matsya

Depuis mon divorce il y a huit mois, deux semaines et quatre jours, ma vie intime fait l'objet d'intenses spéculations, parfois contradictoires, le plus souvent ridicules. Petit échantillon représentatif :

- À en croire *WestHollywoodGossips.com*, je serais en train d'essayer de piquer Peter Kering à Chelsea Ornette. On nous aurait vus dimanche midi dernier, hyper complices, siroter un Bloody Mary au Shutters on the Beach, à Santa Monica. Déduction imparable : on avait forcément couché ensemble.

Mes amis, la vérité va vous décevoir : il ne s'est rien passé entre Peter et moi. Bruncher n'est pas tromper. Cela dit, Chels devrait se dépêcher de ramener son mec à Boston et de l'enfermer dans une cave à écouter des chants grégoriens, parce qu'en ce moment il est chaud comme une baraque à frites. Ce week-end, le plan Famille Doucœur, c'était pas trop son état d'esprit. Et moi, me demanderez-vous, pourquoi n'ai-je pas sauté sur l'occasion pour ajouter le beau Peter Kering à mon tableau de chasse ? Réponse : parce qu'il y est déjà et que je n'ai pas pour habitude de servir de plan B à des papas cherchant à s'encanailler en cachette de bobonne. J'ai ma petite fierté, quand même.

- Complètement à l'opposé, l'*American Enquirer* rapporte que mon ex-mari est formel : si notre mariage a tenu moins d'un an, ce serait en raison de mes « irrépressibles tendances lesbiennes ». La rumeur a fait le tour de Twitter et Facebook, le monde entier en parle. À l'évocation

de mon nom, spontanément, le public du trashissime *Joey Paz Show* s'est mis à entonner à l'unisson un magnifique « *we love gays* ».

Ce que j'en déduis : ce genre de papiers a plus l'air de me faire de la bonne pub qu'autre chose. Du coup, pour l'instant, je vais sagement me garder de démentir. Et puis, moi, je sais pourquoi notre mariage a capoté : parce que lui n'a pas su tenir sa braguette fermée. Je l'ai démontré, preuve à l'appui, devant un tribunal et j'ai empoché 163 millions de dollars, frais d'avocat déduits. Qu'il bave sur moi devant la presse ou devant ses tocards de potes si ça le soulage : tant que le jugement de divorce n'est pas remis en cause, tout va bien pour moi.

OceanofPDF.com

Mourir sur scène ? Je laisse ça aux petits joueurs

Par Matsya

C'est marrant comme on s'habitue à la célébrité. Il fut un temps où je n'avais pas en permanence dix photographes faisant le pied de grue devant ma porte. Où je pouvais encore sortir de chez moi sans service de sécurité. Où je pouvais me laisser approcher par des fans sans avoir peur de tomber sur des détraqués. Au final, il y a quelques années à peine, ma vie ne ressemblait pas encore à ça. Et pourtant, j'ai l'impression que ce cirque dure depuis toujours.

Quelquefois, je me prends à envier Jessica Alba, qui peut tranquillement aller faire ses courses avec ses gosses sans se faire embêter. Moi, la dernière fois que j'ai mis les pieds seule dans un supermarché, j'ai eu droit à une émeute. La police a été obligée d'intervenir. Deux personnes ont fini aux urgences. Depuis ce jour, c'est gardes du corps, sosies, barrières de sécurité et tout le toutim.

Mais ne vous faites pas de fausses idées pour autant : ce qu'il y a de réellement dangereux dans la notoriété, ce n'est pas que les journalistes et les gens dans la rue vous harcèlent. Au contraire, votre plus grosse flippe, c'est précisément qu'un jour, ils arrêtent de vous harceler. Les spotlights, c'est méchamment addictif.

Quand vous sortez un tube, vous passez vos jours et vos nuits à gamberger : est-ce que mon prochain titre va marcher aussi bien ? Est-ce que les journalistes — les mêmes que, quelques mois plus tôt, vous étiez obligée d'éjecter des restos pour pouvoir dîner tranquillement — vont encore m'appeler ? Vous savez, nous, les artistes, et en particulier

les chanteuses pop comme moi, on est devenus des biens de consommation courante. Même celles qu'on croit inoxydables, comme Madonna, finissent toujours par se prendre une gamelle un jour ou l'autre. Certes, moi, avec 250 millions de titres vendus, détentrice du record du nombre de semaines en tête des ventes sur iTunes, et venant tout juste de claquer les deux milliards de views sur YouTube, je ne suis pas spécialement bien placée pour m'apitoyer sur mon sort. Aujourd'hui, pour ne pas me connaître, il faut avoir passé les dix dernières années dans une grotte. Et sans réseau.

Tenez, prenez cette pauvre Ke\$ha, par exemple. On la croyait sur la piste aux étoiles, mais depuis *Tik Tok* en 2010, elle enchaîne bide sur bide.

Et je ne vous parle même pas de Jill Lerhon : pour elle, être juge à *The Voice Factor*, c'était l'équivalent des allocations chômage. Maintenant qu'elle est arrivée en fin de droits, je me demande ce qu'elle va bien pouvoir faire. Dans ce métier, où que vous soyez, vous n'êtes jamais bien loin de la case « ringard ».

Alors forcément, sachant cela, vous faites de votre mieux pour ne pas penser à l'après, cet après qui fait méchamment flipper. La porte de sortie la plus commode, c'est de mourir jeune. Y'a pas photo : la mort façon rock'n'roll — spectaculaire et prématurée —, c'est cool. Entrer dans le « 27 Club », ces *happy few* célèbres qui sont morts à l'âge de vingt-sept ans, c'est rejoindre l'aristocratie des Kurt Cobain, Janis Joplin et autres Amy Winehouse. Aux yeux du monde, vous resterez jeune pour toujours. Immaculé. Immunisé contre les effets de mode. Quelquefois, même, entrer au Club peut vous permettre de passer à la postérité tout en vous dispensant de talent (ma pote Avery Kills fait partie des quelques-uns qui l'ont compris, et y travaille assidûment...).

En ce qui me concerne, après mûre réflexion, j'ai décidé que je ne céderai pas devant cette perspective pourtant séduisante. Pourquoi cela ? Pour une raison, et une seule : tellement d'autres l'ont fait avant moi que c'en est devenu parfaitement banal.

Donc, non. Je ne me ferai pas péter la cervelle aux barbituriques ou à la Remington. Médiocre, déjà vu, trop facile.

Quand je quitterai la scène, vous verrez, ça aura de la gueule. Je veux faire mes adieux au show-biz comme jamais personne ne les a faits avant moi.

Suivez bien ce blog : je vous dirai bientôt comment. Et ça arrivera plus tôt que vous ne le pensez...

OceanofPDF.com

La soirée où tout le monde se déguise en Madame Saïtô

Par Matsya

Il me fallait un thème pour la crémaillère de ma sublimissime nouvelle hacienda à Bel Air, et celui-ci a simplement été le plus absurde auquel j'ai pu penser.

Madame Saïtô (avec trémas et accent circonflexe obligatoires, s'il vous plaît), c'est la créatrice la plus déjantée de Paris. Cette vénérable lady de bientôt quatre-vingts ans est une énigme pour tout le monde. Elle prétend être née au Japon, mais les Japonais démentent formellement. Elle parle plein de langues, toutes avec un accent bizarre, et aucune ne semble être sa langue maternelle. Personne ne sait vraiment d'où elle vient. Moi, peu m'importe : cette femme est une légende de la couture, c'est ma pote, et je suis sa plus grande fan.

Mais ce qui m'a poussé à choisir Madame Saïtô comme thème de soirée, ce n'est pas son talent, c'est son look. Faux-cils *oversized*, bas résille et surtout coupe *mohawk* (les cheveux en crête, comme les punks) : Sassa, comme je l'appelle affectueusement, c'est la plus funky de toutes les vieilles dames. Je vous laisse imaginer ce que ça donne avec toute une maison remplie de célébrités arborant des crêtes de toutes les couleurs et les extravagants accessoires qui font la personnalité unique de Sassa...

Mes deux cents meilleurs amis ont superbement joué le jeu. Le résultat : *priceless*.

Comme j'ai un peu la gueule de bois et très peu de temps devant moi, je passe directement à la remise des Awards :

- Prix de la plus belle Madame Saïtô : Steve Pellegrino — oui, le champion de boxe et chéri de ces dames ! Alors que la plupart des mecs s'étaient contentés d'imiter la coupe de cheveux de Sassa, Steve, pourtant hétéro et fier de l'être, avait osé la totale : les bas, les stiletos, les faux-cils... Eh bien vous savez quoi ? Il était CANON. Un beau cul musclé comme le sien, moulé dans une micro-jupe, croyez-moi, c'est du yummy-yummy pour les yeux. Toutes les filles étaient jalouses. Ou avaient envie de toucher, je ne sais pas trop.

- Prix de celle qui a rien compris au thème de la soirée et qui est arrivée déguisée en punkette : cette pauvre Avery Kills. Mais je lui pardonne : elle est pas au top en ce moment. Il y a deux ans à peine, elle était mimi comme tout, avec ses petites bouclettes rousses et son air de fille de la campagne. Elle débarquait tout juste d'Australie et c'était la révélation de l'année en rock indé. Depuis qu'elle est à L.A., rien ne va plus. Elle s'enfile tout ce qui passe — drogues, alcool, médocs, mecs. Elle a plus une thune, elle a une tête de décavée, et elle a fini tellement de fois au poste de police qu'elle connaît tous les flics de L.A. par leur petit nom.

(D'ailleurs, tant que j'y pense, mon assistante m'a appris qu'une magnifique capeline en vison s'était volatilisée de mon dressing depuis hier. Vous croyez qu'il pourrait y avoir un rapport ?)

- Prix de celle qui aurait dû lire l'invite avant de venir : Darwina Chamberlain. Elle qui porte des tenues invraisemblables — et très hot — dans tous ses clips, hier soir, elle a décidé de venir non déguisée. Elle a filé à neuf heures du soir en prétextant je ne sais quelle cérémonie bidon. Traduction : soit elle ne se sentait pas à sa place parmi toutes ces têtes emplumées, soit elle avait un rendez-vous galant. Mes invités étaient dégoûtés, surtout les hommes — depuis qu'elle s'est séparée d'avec Lebron Dixon-Holmes, il y a un paquet d'yeux qui louchent sur elle. Moi, secrètement, j'étais plutôt pas

mécontente qu'elle parte : la robe *strapless* de la dernière collection Donna Karan, sur un corps longiligne et félin comme le sien, c'était des coups à me voler la vedette, ça...

- Prix de l'usage le plus créatif du déguisement : le présentateur Wilbert Davis, que j'ai surpris dans le petit salon en train de sniffer un rail sur le faux crâne de Chad, son petit ami.

- Et... prix d'honneur de la personne la plus absente : Madame Saïtô *herself*, qui pourtant m'avait juré sur la tête de Turquoise, son perroquet caractériel qui crie des insultes en espagnol, qu'elle serait de la partie. Elle a été finalement retenue en Europe parce qu'elle recevait une décoration de je ne sais quelle obscure république du Caucase. Quand elle m'a appris la nouvelle, j'ai tellement bien joué la fille hyper-contrariée — le chantage affectif, c'est ma spécialité — qu'elle m'a promis qu'elle ferait tout ce que je voudrai pour se faire pardonner. La pauvre. Si elle savait ce que j'ai en tête, elle n'aurait jamais proposé...

Vous vous demandez ce que c'est, ma recette magique pour qu'autant de gens connus se lâchent comme ça ? C'est la formule « double zéro » : zéro journaliste, zéro photo.

Bon, je suppose qu'il y aura quelques fuites malgré tout. Si ma chère Avery, par exemple, avait choisi de gerber sur ma moquette plutôt que sur la bagnole des paparazzi garés dehors, elle n'aurait probablement pas sa bobine parsemée de restes de fajitas végétariennes parfum Bombay Sapphire / pamplemousse à la une des journaux. Avery, ma moquette te dit merci.

Mes « vacances » au Kazakhstan

Par Matsya

Bon, c'est pas tout ça, mais il faut que je lève le nez de mon laptop maintenant, parce que mon avion décolle dans moins d'une heure et j'ai une valise à préparer. Enfin, pour être tout à fait exacte, il faut que je vérifie que mon assistante et ma styliste ont bien mis ce que je leur avais dit dans ma valise. Ou plutôt, *mes* valises. Il devrait y en avoir dix ou onze. Plus deux malles Vuitton, deux guitares, et, bien entendu, ma penderie portative. Forcément, quand on possède son propre Boeing, niveau bagages, on a tout de suite un peu moins de contraintes qu'en classe éco.

J'ai une excuse, cela dit : même si je ne m'absente que pour cinq jours, je pars loin. Et là-bas, il va faire froid. Mais, me demanderez-vous, où est-ce que je pars donc ? Indice : ni à Gstaad, ni à Chamonix, ni dans l'Illinois — si vous avez déjà passé un hiver à Chicago, vous savez de quoi je parle. Hé non. En exclusivité mondiale, parce que vous êtes mes petits canailleux à moi, je vous révèle ma destination : le Kazakhstan.

Ce que je vais y faire ? Il est encore un peu trop tôt pour vous le dire. Disons simplement que je me rends là-bas pour m'adonner à un petit hobby pour gens très riches, et qui me tient énormément à cœur. Vous verrez : d'ici peu, le Kazakhstan deviendra une destination de choix pour milliardaires.

Impossible, donc, de vous révéler l'objet de mon séjour. Même à vous, qui êtes mes petits privilégiés. En revanche, je peux d'ores et déjà vous donner deux indications :

- le nom kazakh originel de mon lieu de villégiature signifie « flèche brisée » ;

- il y aura un défilé de grand créateur, sur une thématique en rapport avec le lieu.

Ce sera du grand, grand, grand spectacle. Je ne me fais pas trop d'illusions sur le nombre de journalistes qui répondront présents à l'appel, mais laissez-moi vous dire que ceux qui oseront braver le froid pour me suivre là-bas en auront largement pour le prix de leur nouvelle paire de Moon Boots.

OceanofPDF.com

Ça y est, le Kazakhstan craque déjà pour moi ! Ce n'est pas moi qui le dis, c'est la presse kazakhe...

Par Matsya

C'est bon d'avoir un service de presse efficace. À peine quelques heures après mon arrivée à Almaty, la capitale économique du Kazakhstan, j'ai déjà dans ma chambre d'hôtel une traduction des premiers articles traitant de mon arrivée. Merci les filles.

Allez, comme je n'ai que quelques minutes devant moi pour me faire belle avant d'aller dîner avec le Président du Kazakhstan Nurlan Novachuk et le maire d'Almaty, je vous copie-colle tel quel l'article paru sur le site du journal *TheKazakh Herald*.

Je ne sais pas si vous partagerez mon impression en le lisant, mais je trouve que la journaliste qui l'a écrit, une certaine Larissa Melnikovskaia, est une sacrée petite maline : non seulement elle réussit à faire en sorte que je ne vole pas la vedette au président — alors que, clairement, la foule était là pour moi et que lui s'est greffé à la dernière minute quand on lui a appris combien de monde j'avais attiré — mais en plus elle a deviné pour le défilé, la coquine.

The Kazakh Herald

LE PRÉSIDENT NOVACHUK SOUHAITE LA BIENVENUE AU KAZAKHSTAN À LA CHANTEUSE MATSYA

ALMATY — Depuis 2004 et la dernière visite officielle du Président russe, la ville d'Almaty n'avait plus connu pareille agitation. Ce matin, plus de vingt-deux mille personnes se sont massées devant l'aéroport international d'Almaty, arborant des bannières aussi variées que « Almaty Loves Matsya », « Bienvenue au Kazakhstan », ou encore « Je suis célibataire et j'ai des puits de pétrole, appelle-moi ».

Cette foule juvénile, et décidément très enthousiaste malgré une température de -12°C, était venue se joindre au Président Nurlan Novachuk pour souhaiter la bienvenue au Kazakhstan à la chanteuse américaine Matsya.

La pop-star a atterri à bord du *Sugar Poppy*, son avion personnel de couleur rose, à 17 h 45, accompagnée de trente-quatre personnes parmi lesquelles dix mannequins internationaux ainsi que les créateurs de mode Ivory Ferguson et Teodoro Swann, mondialement connus sous le nom de Ivory & Swann.

Sous les acclamations nourries du public, le président Novachuk a notamment évoqué dans son discours de bienvenue le rôle-clé des relations bilatérales kazakho-américaines, l'importance de la création musicale au Kazakhstan et « le plaisir de contempler d'avenantes créatures en allumant son poste de télévision ».

La popularité de Matsya auprès de la population kazakhe ne se dément pas. Cette manifestation, dont le succès était certainement dû à la présence du Président, est partie d'un simple tweet, hier, sur le compte de Matsya. Il n'en a pas fallu plus pour que les centaines de fan-clubs que compte notre pays se passent le mot et se donnent rendez-vous à l'Aéroport International d'Almaty.

Cependant, l'objet précis du voyage de la chanteuse au Kazakhstan reste à ce jour classé top-secret. En effet, aucune date de concert n'a été prévue à Almaty et une seule nuit d'hôtel a été réservée pour

l'équipe. Or, selon des sources officieuses, il n'est pas prévu que le célèbre avion rose de Matsya quitte le tarmac avant trois jours. Aucune information officielle n'a filtré à ce jour concernant l'emploi du temps de la chanteuse sur cette période.

La présence des dix top-modèles, ainsi que celle d'un grand nombre de penderies mobiles parmi les bagages sortis des soutes de l'appareil, laissent supposer qu'un défilé de mode aura lieu. Quant à l'endroit où devra se dérouler le supposé défilé, il reste le sujet de nombreuses conjectures, que ce soit de la part des fans de la chanteuse ou de celle de l'ensemble de la population.

Larissa Melnikovskaia

OceanofPDF.com

On ne se moque pas impunément de Matsya

Par Matsya

Je retire ce que j'ai écrit plus tôt dans la soirée sur Larissa Machintruc. Cette journaliste est vraiment une sacrée emmerdeuse. Elle vient de me mettre dans un pétrin dont vous n'avez pas idée. Si elle était devant moi maintenant, je vous jure que je la truciderais.

Je vais me calmer, et je vais tout vous expliquer. Un truc qu'on m'a appris en *life coaching* : écrire les choses avant de les dire. En général, c'est un bon exutoire. Un excellent moyen pour éviter de dire trop de trucs qu'on regrette plus tard. En l'occurrence, ça me sera utile pour ne pas trop passer mes nerfs sur MaryAnn, ma nouvelle attachée de presse, quand je l'aurai au téléphone. Avec un peu de chance, je m'épargnerai la peine de devoir chercher une troisième personne pour ce poste en quatre mois.

Inspirer à fond. Souffler, le plus lentement possible. On y va.

Je disais donc : j'ai quinze heures de vol et dix heures de décalage horaire dans les pattes, je reviens à minuit et demi d'un dîner SO boring, où j'ai dû me farcir tour à tour :

- les officiels ;
- les célébrités locales — qui veulent toutes faire un featuring dans mon prochain titre ;

- le Grand Mufti Aitmukhambetov (à vos souhaits) — qui, le coquinou, cherchait à savoir s'il y aurait de la nudité dans les éventuelles performances que moi et mon équipe allions réaliser ;

- la femme du président — qui ne connaît que trop le goût de son mari pour les femmes plus jeunes.

Je suis vannée. En plus, je dois me lever demain matin à sept heures pétantes et avoir un teint de lys et de rose pour le shooting photo.

En me démaquillant, je décide de checker rapidement mes mails. Et là, sur quoi je tombe ?

The Kazakh Herald

DERNIÈRE MINUTE : MATSYA SE RENDRAIT À LA STATION SPATIALE DE BAIKONOUR

ALMATY- Selon des sources proches de la compagnie ferroviaire nationale, la chanteuse Matsya et son équipe de trente-quatre personnes devraient embarquer demain à bord d'un train spécialement affrété pour eux, composé de wagons d'époque tout confort, construits en 1928 pour le célèbre Orient-Express et restaurés à leur intention. Les mêmes sources affirment que le convoi aurait pour destination finale la gare de Tioura-Tam, située notamment à proximité de la station spatiale de Baikonour, aujourd'hui administrée par la Fédération de Russie.

Sur place, on rapporte une grande agitation, de celles qui précèdent un lancement de fusée. Certaines rumeurs — non confirmées — vont jusqu'à prétendre que le président russe Mikhail Vassilievitch Rodchenko serait lui-même de la partie. Affaire à suivre...

Larissa Melnikovskaia

Je suis vénère, mais vénère, vous avez pas idée. Des coups à ne pas dormir de la nuit, tellement je suis vénère.

Que ce folliculaire se permette quelques déductions sur mes histoires de défilé, je peux comprendre : elle fait son boulot. Que je passe le plus clair de ma soirée à tenter de dissiper des rumeurs farfelues comme quoi je viendrais au Kazakhstan pour investir dans le pétrole, ou encore pour tourner un film avec Jesus Swanson, le roi du nanar d'arts martiaux — véridique, c'est le Grand Mufti qui me l'a lâchée, celle-là —, c'est un peu fatigant, mais au final ce n'est que la juste contrepartie de ma volonté de ne rien communiquer.

En revanche, qu'on balance des infos confidentielles sur Baikonour et sur la venue de Mikhail Rodchenko, là, je rigole beaucoup moins. Si j'ai cédé — pour une somme rondelette — l'exclusivité de la couverture presse aux médias invités à mon événement, ce n'est pas pour que cette Larissa Melnikovskaia et son *Kazakh Herald* éventent le scoop, sinon je peux dire adieu à mon pognon. Idem pour le train : le *Designer's Digest* est censé avoir la primeur des photos et du sujet. Si jamais la rédac' chef tombe là-dessus, elle va faire une syncope.

Mais le pire de tout, c'est Micha — « Micha », c'est le petit nom que je donne à Mikhail Rodchenko. Connaissant mon cher ami le président russe, annoncer sa venue quelque part, c'est le moyen le plus sûr pour qu'il vous fasse faux bond. En plus il m'en voudra, et ça, je peux vous dire que ça craint. J'aurai beau dire que je n'y suis pour rien, en bon ancien du KGB, il rétorquera que c'est à moi de savoir faire taire mes troupes et m'entourer de gens de confiance. Or, je ne peux pas me passer de son soutien.

Vous savez ce que je vais faire ? Demain, dès la première heure, j'appelle le président Novachuk et je le menace de faire un esclandre diplomatique si l'article n'est pas immédiatement retiré du site. À mon

humble avis, il aura tellement peur pour l'image de son pays que, dans les dix minutes, le papier disparaîtra comme par enchantement. En attendant, il ne me reste qu'à croiser les doigts pour qu'aucun humain ne le lise.

Bon sang, cette Larissa Melnikovskaia, je la hais. Quant à celui qui lui a lâché le morceau, il a sévèrement intérêt à raser les murs. Celui-là, je vais le démasquer dare-dare et lui faire la misère. Il va s'en souvenir toute sa vie, parole de moi. Je veux qu'on sache qu'on ne se moque pas impunément de Matsya.

OceanofPDF.com

Route de la Soie, Route de la Soif

Par Matsya

Aux États-Unis, on aime bien se moquer des touristes européens qui sous-estiment systématiquement les distances, et du coup se retrouvent à passer leurs vacances à galérer au volant de leur bagnole. Hé bien figurez-vous que j'ai commis exactement la même erreur. Je trouvais ça classe de suivre la Route de la Soie d'Est en Ouest. Pour les journalistes, c'est une assez belle histoire à raconter. Le hic, c'est que mine de rien, le Kazakhstan, c'est grand comme quatre fois le Texas. Et en l'occurrence, on traverse quasiment le pays de part en part. Je ne m'en étais pas vraiment rendu compte en planifiant le voyage, mais en train, on va en avoir pour plus de vingt-quatre heures.

Heureusement, l'agence événementielle avec laquelle je travaille, plus prévoyante que moi, a pris soin d'installer le wifi, d'embarquer plusieurs hectolitres de champagne et d'organiser quelques distractions. Journaliste, photographe ou mannequin, chacun a sa petite cabine de luxe et peut flâner à sa guise entre le restaurant gastronomique — aux fourneaux, Wyatt Herbert, double vainqueur de l'émission *Elite Chefs* et propriétaire du premier *food truck* étoilé Michelin —, et le piano-bar où on peut compter sur l'imagination sans limite d'Amanda, notre adorable *mixologist*, pour confectionner à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit des cocktails aussi divins qu'improbables. Pour oublier le stress du voyage en avion, mes chers invités — notamment les journalistes, qui nous ont rejoints ce matin à Almaty — ont également la possibilité de se reposer dans un wagon spécialement aménagé où ils pourront, alanguis sur des transats, attendre leur tour pour se laisser aller entre les mains expertes de nos deux masseuses. Ceux qui ont le goût de l'aventure (et les narines pas

trop délicates) auront le privilège de donner à manger à un splendide tigre de la Caspienne. Beksultan — c'est son nom — pèse plus de deux cents kilos, et il est l'un des derniers spécimens vivants de cette espèce en voie d'extinction. Quant à ceux qui s'ennuient vraiment, ou qui ont une tonne de boulot en retard, ils peuvent toujours aller travailler au calme à la bibliothèque. Fort heureusement, il n'y en a pas trop. Il est à peine quinze heures et tout le monde est déjà à moitié bourré. C'est bien : j'ai un standing à tenir, moi, quand même !

La seule qui ne profite pas de cette petite bamboula, c'est moi. Je reste cloîtrée dans ma suite, où seuls Ivory, Swann et mes plus proches collaborateurs ont le droit de venir me rendre visite. J'ai pour consigne de la part de MaryAnn de « me faire rare ». « Pourquoi cela ? » me demanderez-vous. D'abord, parce que ce qui est rare est cher. Dans la vraie vie, ces journalistes ont l'habitude d'attendre plusieurs semaines avant d'obtenir une interview : il ne faudrait surtout pas qu'ils croient que, juste parce qu'ils ont pris le train avec moi, c'est open bar pour eux. Et surtout, parce que j'ai peur d'en dire trop. Si par mégarde je lâchais une info importante, tout serait sur internet dans la minute. Donc, ne surtout pas leur donner l'occasion de me cuisiner.

Du coup, ma seule apparition prévue auprès des journalistes avant notre arrivée consistera en une très brève discussion « informelle » qui doit avoir lieu d'ici une dizaine de minutes au wagon-restaurant. Si je mets le mot « informel » entre guillemets, c'est bien sûr parce qu'avec ces gens-là, l'informel, c'est une chose qui n'existe pas. Là où vous croyez qu'il n'y a pas de caméra, il y a toujours un iPhone en train de vous filmer. Là où vous pensiez parler *off the mike*, vous retrouvez chacune de vos paroles reprise mot pour mot dans les torchons people. Tout ce que vous direz — ou ne direz pas — pourra être retenu contre vous. Ici, « informel » signifie simplement que MaryAnn ne sera pas à côté de moi pour jouer le méchant flic, mais en fond de salle, prête à bondir et à mordre en cas de besoin.

Et il va falloir que je sois bonne, parce que je sais via MaryAnn que certains journaloux grommellent d'avoir été amenés dans ce trou

paumé sans même savoir pourquoi. But de la manœuvre, donc : les tenir en haleine, sans rien leur révéler pour autant. C'est dur, mais faites-moi confiance. Je suis une pro, c'est ma spécialité.

Et croyez-moi : ils ne peuvent pas se douter de ce qui les attend. À moins d'être aussi chtarbés que moi.

OceanofPDF.com

La Reine des Glaces

Par Matsya

Qu'on ne me dise jamais que le trac est un symptôme réservé aux grandes salles. Je m'apprête à entrer en scène devant un public minuscule, et pourtant je tremble comme une feuille. Bizarrement, je flippais beaucoup moins hier devant le président du Kazakhstan qu'aujourd'hui devant douze pauvres journalistes. Et qu'on ne me dise jamais non plus qu'être une professionnelle de la scène vous vaccine contre le trac : j'en suis une, et je peux vous dire que c'est faux, archi-faux. En revanche, ce que vous apprenez avec le métier, ce sont les techniques qui vous permettent de maîtriser suffisamment votre stress pour qu'il ne pénalise pas votre ouverture. Ce qui marche le mieux avec moi, ce sont les exercices d'articulation et de respiration, et quelques gammes pour chauffer les cordes vocales. Toujours les mêmes, toujours dans le même ordre. Ba-Be-Bi-Bo-Bu. Ka-Ke-Ki-Ko-Ku. Da-De-Di-Do-Du... C'est mon rituel d'avant-concert. Celui qui me permet de mobiliser toute mon énergie positive.

Et puis j'ai Heather, ma coiffeuse et maquilleuse porte-bonheur, qui, en cet instant, tente l'impossible pour faire tenir en place mon chignon coiffé-décoiffé. Tant qu'elle est là pour s'occuper de moi, rien ne peut m'arriver. Il y a dix minutes, j'avais des cernes et un vilain bouton de fatigue. Là, abracadabra : quand je me regarde dans la glace, j'ai un joli teint de pêche, une peau impeccable, et un regard charbonneux qui s'accorde à merveille avec le look légèrement rétro de ma robe-fourreau Alexander Wang et de mes *opera gloves* Diane Von Furstenberg. Y'a pas à dire, Heather est une magicienne.

Bientôt vingt minutes que les journalistes attendent mon arrivée. J'ai donné pour instruction de les faire boire autant que possible, et je sais qu'elle a été suivie à la lettre. Ils doivent être juste à point, c'est maintenant qu'il faut aller les cueillir. Ce sera la première fois qu'ils me voient de près depuis le début de ce voyage, on va voir ce qu'ils ont dans le ventre.

En entrouvrant le rideau, je peux les épier en cachette. Je reconnais les *usual suspects* : *Swag.com*, *Glitter Magazine*, *Famous*, *Rock Stars*, etc. — bref, tous les magazines de musique, de mode et de people qui comptent sur les marchés où je vends le mieux mes disques. Ceux-là savent qu'en venant avec moi, peu importe où, ils ne seront jamais déçus, ils reviendront toujours avec un truc cool à donner en pâture à leurs lecteurs ou à raconter autour de la machine à café. Pour tout vous dire, malgré tout, je suis un chouia déçue : j'avais aussi invité le *N.Y. Globe*, le *L.A. Post*, et plein d'autres journaux dits « de qualité ». Apparemment ils avaient tous piscine aujourd'hui. On va dire que c'est surtout tant pis pour eux, mais quand même, c'est dommage. En revanche, un peu à l'écart, il y a cette grande blonde sculpturale, avec un tailleur hyper sévère. Elle tranche complètement avec les autres, celle-là : elle a pas l'air d'être ici pour la gaudriole. À la manière dont elle scrute la salle, on voit bien que c'est le genre de personne qui a des rayons X à la place des yeux. Elle, c'est sûr, elle bosse pour un bon canard. Elle a l'air glaçant, mais je dois absolument aller la voir si je veux que les gens dits « sérieux » parlent de moi un jour. Enfin, ça, c'est si les autres veulent bien me lâcher les Manolo une minute.

Comme prévu, à la seconde où j'entre, c'est l'agression sur tous les fronts : visuel — décollement instantané de la rétine avec le chemisier fluo de Myrtle Slayton de *Famous* —, olfactif — si j'étais chef de l'ONU, le parfum « Complice by Josephine Rogers » serait classé dans la catégorie des armes chimiques — et surtout sonore — parce qu'en Californie, si vous saluez quelqu'un en produisant moins de 150 décibels, c'est que vous n'êtes pas vraiment content de le revoir. Même les vaches qui regardent passer le train doivent nous entendre glousser.

À partir de là, ma chorégraphie est réglée au millimètre près : je dois passer un peu moins d'une minute avec chacun, ne pas oublier de complimenter l'une sur ses bottines Balenciaga et l'autre sur son nouveau tatouage, les remercier pour les derniers papiers qu'ils ont sortis sur moi, et surtout ne laisser personne de côté. Simplissime : non seulement je les connais tous déjà très bien, mais surtout, MaryAnn m'a fait une liste de ce que je dois dire exactement à chacun, et je n'ai qu'à dérouler son plan.

La très bonne nouvelle dans tout ça, c'est qu'à en juger par les questions à deux balles que je reçois, personne ne semble avoir pris connaissance de l'article d'hier. Si jamais ces gens avaient lu ne serait-ce qu'une ligne de l'article du *Kazakh Herald*, ils m'auraient déjà sauté dessus avec mille questions à propos de Rodchenko. Mais pas du tout : toutes leurs interrogations tournaient surtout autour de peccadilles comme le défilé — « Très chère, s'agit-il de lancer votre propre griffe, ou d'inscrire ces nouvelles créations dans la galaxie Ivory & Swann ? » —, mon éventuelle prestation scénique de demain — « Alors comme ça, tu es en train de nous dire que la steppe kazakhe est le nouveau décor à la mode pour les vidéo-clips ? » —, ma liaison supposée avec Peter Kering — toujours lui... —, ou mon récent clash avec Avery Kills par tweets interposés : « On n'est pas brouillées, hein, on reste amies. C'est juste que, quand elle est chez moi, mes manteaux de fourrure reviennent miraculeusement à la vie et s'échappent de mon dressing. La prochaine fois, je brancherai les caméras de sécurité, et vous verrez de vos yeux qu'elle a un superpouvoir génial : elle fait galoper les visons morts. »

Vient enfin le tour de la Reine des Glaces. Quand je parlais aux autres, je la scrutais en douce. Elle est vraiment intimidante. Elle doit avoir quarante ans bien sonnés, mais je vous jure que je donnerais n'importe quoi pour être aussi bien foutue qu'elle quand j'aurai son âge. Le plus impressionnant chez cette femme, c'est son port de tête. La dernière personne que j'ai vue avec cette rectitude, c'était ma prof de danse classique, quand j'avais dix ans.

Je me dirige vers elle pour la saluer. Surprise : elle n'esquisse même pas le moindre pas vers moi. Là où les autres journalistes vendraient leurs enfants et leur chien pour deux phrases *made in Matsya* qu'ils pourraient citer en exclu, là où des milliers de gens sont prêts à suffoquer des heures derrière des barrières de sécurité pour le seul privilège de me voir à moins de dix mètres, elle ne bouge pas d'un iota. Je ne sais pas si elle se rend compte, mais demander à Matsya de s'abaisser à traverser la moitié de la pièce pour venir lui parler, c'est diablement risqué comme tactique. J'y vais uniquement parce que je tiens absolument à savoir pour quel titre elle travaille, mais autant vous dire que ça a intérêt à être un canard fichtrement important, sinon elle peut dire adieu à son interview, ainsi qu'à toutes les suivantes.

Contrairement aux autres, elle a gardé son badge autour de son cou. Voilà qui tombe bien : je vais lire ce qu'il y a écrit dessus *avant* de lui serrer la main. Comme ça, si je vois que c'est un journal de seconde zone, j'aurai tout le loisir de la snober aussi royalement qu'elle vient de me snober.

Arrivée assez près, je peux enfin lire son nom, typographié en capitales dans le rectangle blanc au bas du badge : LARISSA MELNIKOVSKAIA.

Dans le prochain épisode...

Matsya compte bien dévoiler au public le projet de la décennie, *son* projet. Rien ne pourra l'arrêter : ni l'inquiétante Larissa Melnikovskaia, ni les températures polaires, ni les désagréables surprises...

Tout est (presque) sous contrôle.



Pour télécharger gratuitement l'épisode 2, rendez-vous sur votre librairie en ligne ou sur : **lepremierhommesurmars.com**

OceanofPDF.com

G. M. GIUDICELLI



Gilles-Marceau Giudicelli est né dans les années 1970. Comme beaucoup de personnes ayant vécu cette période, il ne s'en est jamais totalement remis. Après des études d'anglais et de sciences politiques, il s'est frotté à l'écriture journalistique, puis s'est mis en tête de travailler dans des dot-com où les gens viennent au bureau en tongs. Son objectif : retrouver l'esprit créatif et bouillonnant de la période hippie.

Cependant, n'ayant pas le niveau en baby-foot pour prospérer dans cet environnement, Gilles-Marceau s'est tourné vers l'écriture. Il vit aujourd'hui dans un quartier bobo de Paris entouré d'amour et de plantes, et fréquente en dilettante les salles de boxe française.

Le premier homme sur Mars sera une blonde est son premier récit publié.

OceanofPDF.com

Remerciements

À mes courageux et perspicaces bêta-lecteurs : Tristan Héau, Philippa Launay, Greg Lemaire, François Liénart, Yann Rocq, Gwenaëlle Verpeaux, Fred Wagner. Vous ne m'avez pas fait de cadeau, et c'est le mieux qui pouvait m'arriver. Un immense merci à vous tous.

Aux consultants qui ont bien voulu m'aider à me tirer de mon ignorance (et m'ont filé quelques bien bonnes idées au passage) : Christophe Bonnal, Géraldine Maouchi, Gwenaëlle Verpeaux. Votre expertise m'a été indispensable.

À la NASA, qui aurait pu quinze fois envoyer des gens sur Mars entre le moment où j'ai eu l'idée de ce feuilleton et celui où il est sorti, mais a eu le bon goût de piétiner pitoyablement pour me permettre de tout finir pépère sans trop me mettre la pression.

À mon éditrice, Claire Berthier, pour avoir cru à ce projet.

À ma petite princesse, Marie-Anne, sans le soutien de qui *Le premier homme sur Mars sera une blonde* serait encore quelque part dans un tiroir.

OceanofPDF.com

Vous avez aimé ce livre ?



En partageant votre avis sur les sites des libraires et les réseaux sociaux, vous participez à son succès et soutenez son auteur.



Facebook



Twitter



Partager par email

NEWSLETTER

Retrouvez toutes les nouveautés
des éditions StoryLab

www.storylab.fr

OceanofPDF.com